

500

Pages Canadiennes

TROISIEME SERIE

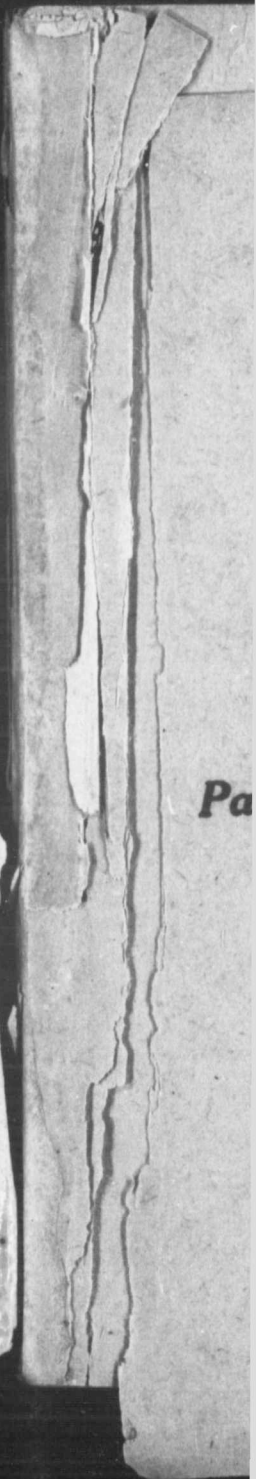
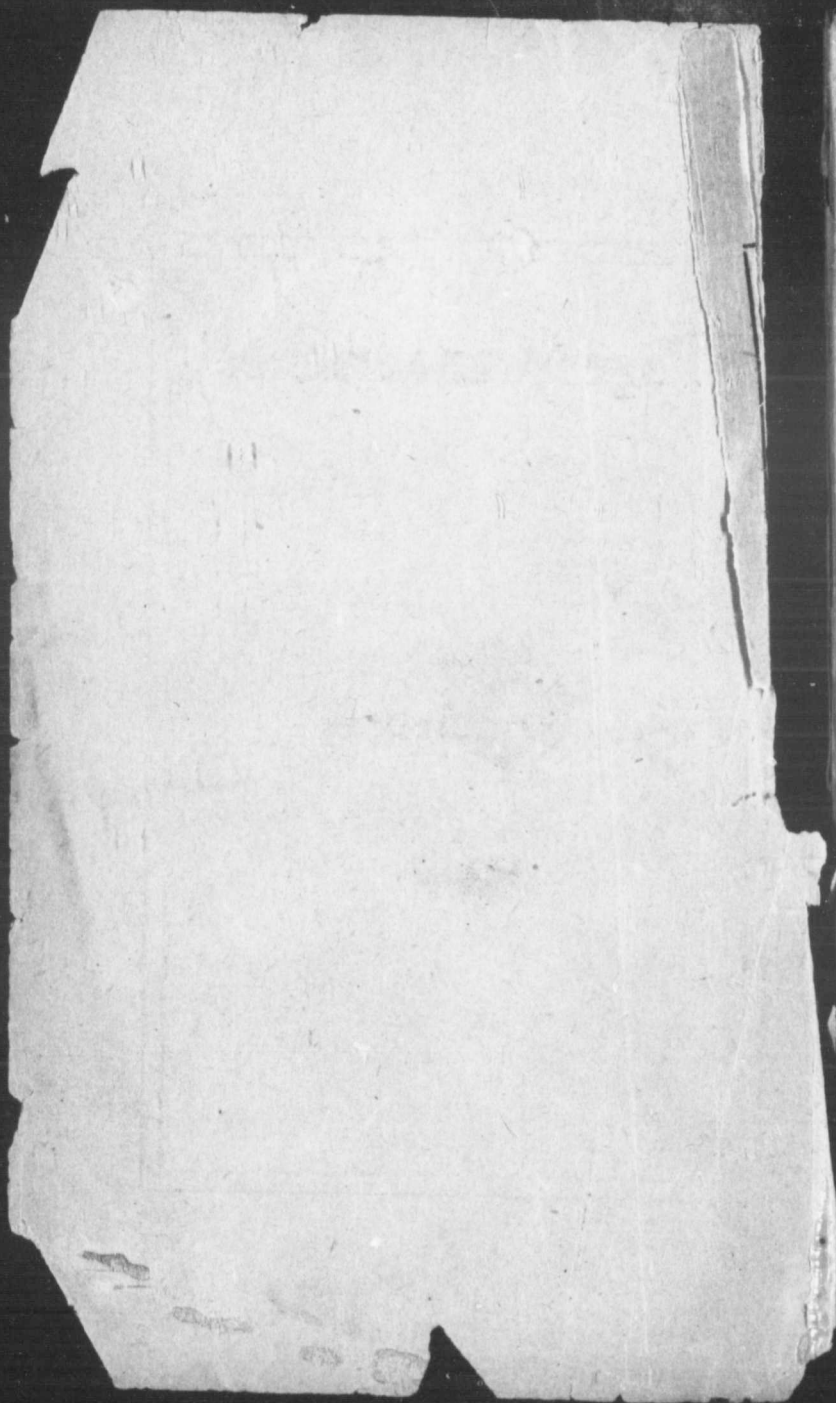
Moeurs
Canadiennes-
françaises

QUEBEC

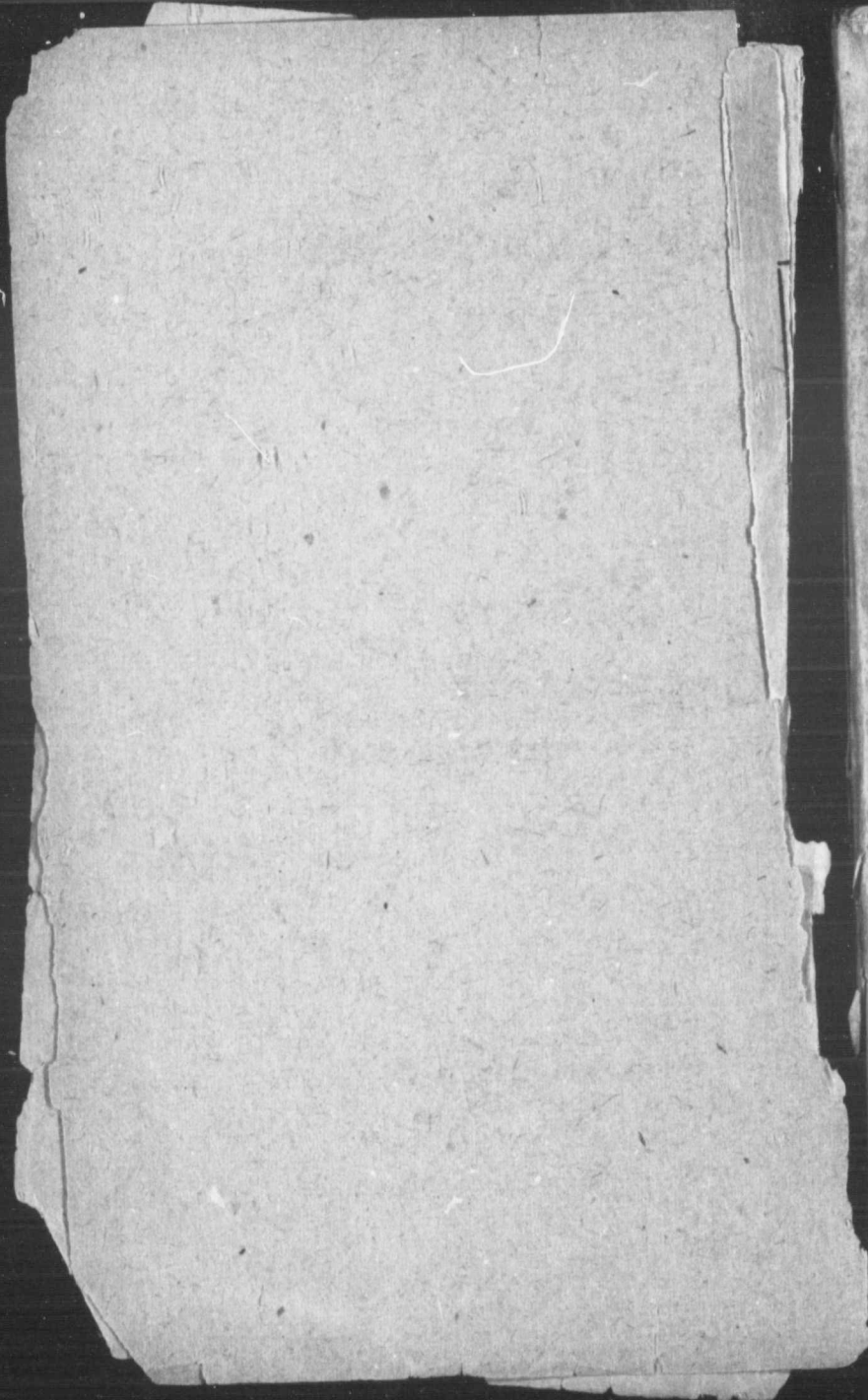
L'IMPRIMERIE NATIONALE

317, rue St-Joseph

1919



Pages Canadiennes



ages

TR

Ca

L

ges Canadiennes

TROISIÈME SÉRIE

*Moeurs
Canadiennes-
françaises*

QUEBEC
L'IMPRIMERIE NATIONALE
317 ST-JOSEPH
1918

PS9321

M63

1918.

*DRAMES DE LA VIE
REELLE*



“Il y a promesse de mariage entre Jean-Baptiste Tâteminette, fils majeur de François Tâteminette, cultivateur, et de Théatiste Renoche, de cette paroisse, d’une part ;

Et Claudine-Jacqueline-Séraphine Tiensonbout, fille mineure de Martin Tiensonbout, meunier, et de Dosithée Sanpoigne, aussi de cette paroisse, d’autre part.

Ce ban est pour la troisième et dernière publication.

Ceux qui connaissent quelque empêchement à ce mariage sont obligés de nous en avertir, sous peine d’excommunication”.

Quand M. le curé prononce, en pleine grand’messe, ces paroles

solennelles, bien des têtes oscillent à droite et à gauche, nombre de chuchottements s'échappe, et une quantité prodigieuse de réflexions ne manque pas de se faire, **in petto**.

C'est, en effet, l'annonce du dernier acte, du dénouement d'un petit drame intime qui se joue depuis au-delà d'un an, entre monsieur Tâteminette et mademoiselle Tiensonbout. La scène a été tantôt le moulin de Tiensonbout, père, tantôt les vertes prairies où sont incrustées les fraises appétissantes, quelquefois le champ de framboisiers du bonhomme Tâteminette, et plus souvent le chemin du roi.

Cependant, comme toute pièce de théâtre, quelque attrayante qu'elle soit, doit finir. . . . par fi-

nir, Baptiste et Claudine— après avoir effeuillé toutes les marguerites des environs et filé suffisamment le parfait amour—ont résolu, d'un commun accord, de faire prononcer sur leurs têtes réunies le terrible **conjungo** !

Ce qui sera fait mardi !...

Hélas !

Quoi qu'il en puisse être, la messe est finie. Les hommes sortent, puis les femmes.

Ces dernières après avoir caqueté quelque peu, se forment par groupes, s'ébranlent, et chaque groupe prend la direction du logis paternel ou marital.

On parle!!!

Tendons l'oreille.

Premier groupe.— Ce pauvre Tâteminette, il se marie donc !

—Mais oui....quelle embar-

dée !

—Il faut qu'il soit fou pour prendre la Claudine au père Martin !

—Une fièrepette !

—Une bonne à rien !

—Qui n'est pas tant seulement capable de faire la soupe !

—Et qui passe ses grandes journées à s'attifer et à se mirer !

—Cui..... et qui laissera son mari porter scandale, faute de savoir raccommode une culotte!

—Allons donc ! elle est trop demoiselle pour ça.

—Ce pauvre Baptiste, il en fait une prise !

—Hé ! laissez-donc... Vous savez bien que c'est le moulin qu'il prend, et non la meunière !

Deuxième groupe.— N, i, ni, c'est fini, donc: Claudine prend le Tâteminette!—C'te pauvre Claudine, qui aurait dit cela? Elle qui pouvait prétendre aux meilleurs partis de la paroisse, s'accoupler avec un faignant pareil, un ivrogne, un paresseux, un propre à rien, un volage, un.....un.....!

—Eh! oui, un garnement qui n'a pas même un arpent de terre sous les talons!

—C'est ça!..... et qui grugera le père Martin de la belle manière!

—Dame! que voulez-vous? On lui a représenté tout cela, mais bien inutilement. Elle en a jusqu'à la gorge, de ce brigand de Baptiste, et il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison.

—Il l'aura ensorcelée! Cet

homme-là porte, bien sûr, du cèdre rouge sur lui !

—Ah ! le possédé !... jeter pareillement des sorts pour s'exempter la pelle !

—La farine du diable se changera en son. Tout ça finira mal.

—Pauvre Claudine !

Troisième groupe.— C'est donc décidé : ils se marient !

Eh ! oui ! C'est la poche et le traîneau qui se donnent la main.

—Pourtant... le père Martin est à l'aise ! Il va doter Claudine, je suppose.....

—Hé ! ma chère, que vous connaissez peu le père Martin ! Lui, doter Claudine !... Il aimerait mieux mourir, que de tirer un écu de sa vieille bourse. Et d'ailleurs, où prendrait-il de

juoi la de
a !

—C'est
pingre.

—Sa f
mérite : u
Voilà !

—Et T
gagné :

O saint
versas su
ondée bie
inestimab

—je le ju
parapluies

Tout de
lennel ne
Une longu
jeter à la
ancés, les
tin des inv

Les har

pourquoi la doter ? il doit tout ce qu'il a !

—C'est vrai : c'est un vieux pingre.

—Sa fille n'a que ce qu'elle mérite : un va-nu-pieds !

Voilà !

—Et Tâtéminette, que ce qu'il a gagné : une fille qui le trichera !

O sainte Charité ! que tu déversas sur nos têtes, comme une ondée bienfaisante, tes grâces inestimables, ces gens-là avaient — je le jure par ma barbe — des parapluies !

Tout de même, le mardi solennel ne se fait pas attendre. Une longue file de voitures vient jeter à la porte de l'église les fiancés, les parents et le menu fretin des invités.

Les harnais brillent au soleil ;

les chevaux piaffent et secouent leurs pompons écarlates.

Ce qui n'empêche pas Tâteminette de pénétrer dans le temple, suivi de près de Claudine et le reste du cortège nuptial.

Une heure se passe—heure mystérieuse, heure qui compte dans la vie—pendant laquelle l'hyménée tisse autour des conjoints son filet de soie et d'or, aux mailles centuplément entrelacées !

Enfin, le **oui** fatal fait retentir les échos du sanctuaire; le **conjungo** ouvre ses mains chargées d'appréhensions au-dessus de la tête des..... coupables....

Et consummatus est !

Puis on sort de l'église—et, ma foi.....en avant la Noce !

Pour moi—n'étant pas invité

et ne po
minette
vais me
guant se
leçon po
de l'imit

Ce fut
pre mou
que Bapt
première
tait en t
toffe ble
ka de fla
bien tend
souillette
vages.

Tâtemi
du moulin
ché sur se
le de réfl
général et
en particu

et ne pouvant pardonner à Tâteminette ce dédaigneux oubli— je vais me venger de lui, en divulguant ses amours. Ce sera une leçon pour ceux qui tenteraient de l'imiter dans son ostracisme.

Ce fut en automne, dans le propre moulin du père Tiensonbout, que Baptiste vit Claudine pour la première fois. La jeune fille était en **tous-les-jours**: jupe d'étoffe bleue à raies blanches, polka de flanelle rouge, bas blancs bien tendu sur une jambe grassouillette, et petits souliers sauvages.

Tâteminette, ce jour-là, revint du moulin fort lentement, et, juché sur ses poches, il fit une foule de réflexions sur les filles en général et celle de Tiensonbout, en particulier.

La nuit venue, il mit une bonne demi-heure à s'endormir, et il crut voir, dans l'obscurité de son alcôve, les malins yeux bleus de Claudine fixés sur lui.

Quinze jours plus tard, Tâteminette retourna au moulin, avec une charge d'avoine.

Par un de ces hasards providentiels et qui n'arrivent qu'aux amants prédestinés, Claudine s'y trouvait encore cette fois-là. Seulement, la jupette bleue avait été remplacée par une jupe d'indienne à fond jaunâtre, et un coquet garibaldi blanc avait triomphalement succédé au banal polka écarlate. Des petits souliers sauvages, il n'en était plus question : —mademoiselle avait bel et bien, dans ses mignons pieds, des bottines françaises, de la ville !

Tâteminette—le madré !—vit cela d'un coup-d'oeil et, sans avoir lu Balzac, ni Michel et ni Alphonse Karr, ni Stendhal, ni même le Prince de Ligne, tous gens qui, pour notre édification, ont plus ou moins impitoyablement disséqué la femme, il comprit fort bien qu'il était pour quelque chose dans ce remaniement général.....

Cette conviction, tout en lui donnant une idée des charmes de sa personne, ne manqua pas d'ouvrir à deux battants les portes de ses aspirations. Il devint hardi; son regard prit de l'éloquence.... de cette éloquence muette, mais tendre et pleine de supplications, à laquelle jamais fillette n'a résisté.

Le garnement poussa même

l'audace jusqu'à parler à Claudine et lui affirmer que "le temps était beau pour la saison", ajoutant, comme réflexion qui ne manquait pas de profondeur, 'qu'on n'irait pas loin sans avoir de la gelée et qu'il était grandement temps d'arracher les patates."

Cet esprit raisonneur et pratique de notre héros flattait-il les sympathies secrètes de la jeune meunière, c'est ce que je ne puis jurer. Mais je sais bien que Claudine approuva fort les remarques de Baptiste et lui fit une façon superbe.

La glace craquait !.....

Tâteminette revint chez lui, en hurlant de toute la force de ses énormes poumons :

Vous avez beau faire
—Bon gré mal gré—
J'ai voulu vous plaire :
Je vous plairai !

Le gars mit deux heures à
s'endormir, cette nuit-là !

Au troisième voyage de Tâteminette—à quelques jours de là—la glace se rompit tout à fait et la débâcle fut grandiose.

Le jeune homme avoua à 'mam'zelle" Claudine qu'elle lui avait "timbé dans l'oeil" dès sa première apparition et que son amour—à lui, Tâteminette— avait été croissant d'apparition en apparition—de sorte qu'au numéro où i en était rendu, il en avait une bonne provision à lui offrir.

Il n'en fallait pas plus pour attendrir la fillette. Aussi, les

minauderies indispensables ne furent pas longues, et elle ne cha point davantage à "mosieu" Baptiste "qu'elle lui rendait le réciproque".

La scène qui suivit ces aveux mutuels fut touchante....

Mais passons.

On prit, de part et d'autre, le titre officiel de **cavalier et blonde**, et il fut formellement entendu que Tâteminette irait **veiller**, le dimanche suivant, chez le père Tiensonbout.

Ce qu'il ne manqua pas de faire.

On sait ce qui en résulta !

Vincelas-Eugène DICK.

Château-Richer, nov. 1873.

IROUE :

ne
:a-
u"
le

x

e
-
.
"

MIROUET ET CANTIN

p

N

10

x

Saint-Omer
vénérables
sis sur la
Saint-Laure
mbre de
population
nts.— Si
moins fo
et remarq
ut le par
n village
me hâter
désignati
s moins à
dans le b
e que les n
antin sont
ilent les t
es vrais de
ire.— Je d
artie de la j
mer se com

Saint-Omer, l'un des plus considérables de tous les "bourgs" situés sur la rive droite du Saint-Laurent, compte un bon nombre de pêcheurs parmi sa population de deux mille habitants.— Si quelque lecteur, plus ou moins fort en géographie, me fait remarquer qu'il n'existe sur tout le parcours du fleuve aucun village appelé Saint-Omer, je me hâterai d'ajouter que cette désignation ne s'en applique pas moins à un endroit bien connu dans le bas du fleuve, de même que les noms Kirouët et Saint-Antin sont des masques qui voilent les traits des personnages vrais de cette véridique histoire.— Je disais donc qu'une partie de la population de Saint-Omer se compose de gens qui

partent de compagnie, tous
printemps, pour aller faire
pêche à la morue sur les dif-
rents points du Golfe où l'on
prend ce poisson en abondance.
Le plus grand nombre de
pêcheurs habite, durant la sa-
ison morte, cette partie de Saint-
Omer que les gens du lieu ap-
pellent la Basse-Bretagne. Sa-
tués immédiatement sur le bord
du Saint-Laurent, ceux qui ré-
sident en cet endroit ont sous
leurs yeux les vaisseaux de toutes
sortes qui, durant l'été, sillonnent
incessamment les eaux du
fleuve large ici de cinq grandes
lieues. Il n'est donc pas surpris
quant que la vue de ces navires
qui défilent fièrement à toute
vapeur ou penchés sous leurs
blanche voilure, inspire de bon

heure au
goût des
sards de
les voit-
ze ou qu
aison pat
er avec l
rges ou d
emiers jo
nt est fav
e petite t
ns le bass
ette à la-
et puis s
ntains bru
Golfe. S
es-uns de
urs de la r
les mères
er sur de
ivent plus
gis. Une

nie, tous
 er faire
 sur les dif
 fe où l
 t abondan
 mbre de
 rant la s
 ie de Saint
 du lieu a
 agne.
 sur le bo
 ix qui ré
 nt sous l
 de tout
 é, sillo
 s eaux d
 q grand
 as surpr
 s navire
 à tou
 ous leu
 de bon

heure aux fils de ces pêcheurs
 goût des aventures et des
 sards de la vie de marin. Aus-
 les voit-on, dès l'âge de qua-
 ze ou quinze ans, quitter la
 ison paternelle et s'embar-
 er avec leurs aînés sur des
 rges ou des goëlettes. Dans les
 emiers jours de mai, quand le
 nt est favorable, on peut voir
 e petite flottille apparaître
 ns le bassin de Saint-Omer,
 ette à la voile, gagner le lar-
 et puis s'évanouir dans les
 ntains brumeux qui regardent
 Golfe. Souvent, hélas ! quel-
 es-uns de ces hardis travail-
 urs de la mer, que les épouses
 les mères regardent s'éloi-
 er sur de frêles barques, ne
 ivent plus jamais revenir au
 is. Une goëlette, au retour

d'un voyage dans le bas
 fleuve, apporte un jour la sin- pêcheurs
 tre nouvelle de la perte de qu're, pères
 ques pêcheurs, partis au pr dangereu
 temps pleins de vie. Cette ans des r
 meur saute comme une traîs les régio
 de poudre jusqu'à la Basse-B golfe Saint
 tagne:— "Le petit Jean Coutheu nombre
 s'est noyé avec Pierre Joncas itaient la
 Thomas Fournier dans un co0, celle des
 de vent qui a fait chavirer les pêcheurs
 barge à la Grand'Grave !" e ses quat
 le deuil ou're brutalement de ent de ruc
 main de fer la porte des chaient bâtis,
 mières qui retentissent des saés comme
 glots d'une veuve ou d'une mps de mer,
 re éplorée, que les voisines s'emme des Ca
 forcent de consoler, en songea roche; au d
 que peut-être la tempête leur nres gens du
 serve un pareil malheur pour une fils de
 prochain avenir. De tels accerre, qui av
 dent n'empêchent cependant pa paraissait l
 ème moule c

le bas
 our la simp pêcheurs de naissance, de
 orte de qu re, pères et fils, la même
 is au pr dangereuse qui conduit tous

Cette ans des milliers de nos gens
 une traîs les régions poissonneuses
 Basse-B golfe Saint-Laurent.

an Cou du nombre des familles qui
 e Joncas itaient la Basse-Bretagne en
 is un co 0, celle des Kirouët comptait
 avirer les pêcheurs, le père, Thomas,
 ve !" ec ses quatre fils aînés. C'é-
 nent de ent de rudes gaillards, soli-
 des cha ment bâtis, hardis navigateurs
 t des sa és comme il convient à des
 f'une m ps de mer, durs à la misère
 ines s'omme des Canadiens de la vieil-
 songea roche; au demeurant les meil-
 e leur nres gens du monde. Le plus
 pour une fils de Thomas Kirouët,
 tels acc erre, qui avait alors quinze ans,
 lant pe paraissait pas être sorti du
 ème moule que ses aînés. Pe-

tit, grêle et faible, avec des yeux bleus rêveurs, tout en lui contrastait avec ses robustes frères dont la musculature épaisse semblait avoir été taillée à coups de hache dans d'énormes blocs de chêne tordu. Aussi bien, petit Pierre, comme on l'appelaient, ne suivait-il pas encore les autres dans leurs voyages, quoi qu'il eût alors passé quinze ans. Il fallait pourtant qu'il s'habitua à gagner sa vie; une bouche de plus à la maison eût fait à la fin une entaille trop large dans la pitance déjà fort maigre de la famille. Pierre fut placé comme domestique chez le médecin du bourg. Le service y était assez doux: prendre soin d'un cheval, faire les commissions, conduire l'été deux vaches à

avec des y
en lui c
ustes frèr
épaisse se
e à coups
es blocs
si bien,
n l'appela
re les aut
quoi qu
e ans.
s'habitue
bouche
ait à la f
e dans
gre de
blacé co
e médec
y éta
soin d'
mission
aches a

champ et les en ramener le soir, vaquer aux petits travaux de l'intérieur, tels étaient les devoirs de Pierre chez le docteur Gérard. Comme tout cela n'exigeait pas un rude exercice du corps, Pierre Kirouët ne se trouvait pas trop mal et ne songeait nullement à envier les fatigues et la vie de misère dont ses frères se contentaient.

Il y avait deux ans qu'il était en service, lorsqu'un sentiment aussi nouveau qu'étrange, qui depuis quelque temps germait en lui, finit, en se développant, par provoquer un grand changement dans son existence. Le docteur Gérard avait deux enfants, un fils, Jules, qui était âgé de douze ans et fréquentait l'école du village, et une fille, Hélène, qui

blondissait dans son quinzième printemps. Elle était mignonne, avec de grands yeux noirs pleins d'étincelles et une bouche petite fraîche comme un bouton de rose à peine entr'ouvert. Elle arrivait du couvent, lorsque Pierre Kirouët, qui comptait alors dix-sept ans, s'aperçut à son maintien plus réservé que l'enfant avait, durant l'année, fait place à la jeune fille qui était déjà très jolie. Avec ses airs de petite dame et ses fraîches toilettes, elle lui semblait bien gentille à côté des grosses filles mal étriquées de la Basse-Bretagne. Et comme les moindres paroles qu'il tombaient de sa fine bouche lui paraissaient une musique ravissante et quasi divine, comparée au rude accent et au

langage commun des filles de pêcheurs avec lesquelles il avait grandi ! D'abord, simple sentiment d'admiration pour la distinction, la grâce et l'élégance qui ornaient déjà la jeune personne, et la recherche dans la toilette, choses auxquelles il n'était pas habitué, ce mouvement intérieur ne devait pas tarder à s'accroître chez le pauvre garçon. De l'admiration à l'adoration, la progression ne tarda pas à se produire.

L'heure du jour où il ne se sentait pas de joie, c'était quand Mlle Gérard sortait en voiture avec sa mère ; parcequ'alors il était le plus près de la jeune fille. Pendant qu'il retenait le cheval trop ardent, il la contemplait avec extase comme elle

PS
M
19
x

montait en phaeton. D'abord sa petite main, enserrée dans un gant de peau de couleur tendre, saisissait la gande en exposant sous la manche de la robe un avant-bras blanc et déjà bien arrondi. Et puis son pied mignon s'avançait sur le marche-pied, laissant apercevoir les délicates attaches roses de la cheville à travers le léger tissu du bas de soie blanc. Et dans un gracieux élan de jeune chatte, elle sautait en voiture et se laissait doucement tomber sur le siège avec un grand frou-frou de sa robe de soie gris de perle. Cette rapide et charmante vision, ce froissement de soie sur un corps souple et jeune où s'accroissaient pourtant déjà de gracieux contours, fai-

saient dans l' malheur ambes allait i de dev durait blait q sant a d'un at celle d à son o La p vre dia a passie mait er distanc jet de s n abî ne pouv de ce c l était entendre que la etterai venait i

saient frissonner Pierre jeuque dans la moelle de ses os. Le malheureux garçon sentait ses ambes ui fageoler comme il allait prendre place sur le siège de devant. Tout le temps que durait la promenade, il lui semblait que la voix d'Hélène causant avec sa mère lui venait d'un autre monde, et que c'était celle d'un ange qui murmurait à son oreille des chants du para

La première fois que le pauvre diable se prit à réfléchir sur a passion malheureuse qui s'allumait en lui, il eut frayeur. La distance qui le séparait de l'objet de sa vénération lui semblait n abîme béant, dans lequel il ne pouvait manquer de choir et de ce casser les reins. Comme l était intelligent, il se figurait entendre le grand éclat de rire que la fille de ses maîtres lui etterait au nez, si jamais elle venait à s'apercevoir que Pierre

Kircuët était épris d'elle. La seule idée de sentir le poids de tout le mépris dont elle saurait craser son audace lui donna froid dans le dos, et il se jura bien que jamais personne au monde ne surprendrait rien de son terrible secret qui resterait entre Dieu seul et lui. Dans un recoin le plus intime de son être, il n'en éleva pas moins un autel à son idole et lui voua un culte voisin du fétichisme.

Quelles pensées ruminait-il habituellement, tout en luttant contre les désirs qui l'envahissaient, c'est ce que le cadre de cette étude ne permet pas de développer. Nous dirons seulement qu'un jour—c'était le dernier qu'Hélène devait cette année-là passer à Saint-Omer, vu qu'elle retournait à son couvent le lendemain— comme Mme Gérard et sa fille faisaient leur promenade habituelle en voitu-

re, Pierre
ront e
sait !..

Mme
et enten

—Qu
manda-

—Rie
e jeune
tressail
ses mer
'avait e

—Voi
sans t'e
maîtres
radoter

Pierre
sembla
sortir p
chaufai
elles eus
coup de

Mme

bonne, r
dans laq

elle. La re, Pierre se frappa soudain le poids de ront et dit tout haut:— Qui le saurait sait !....

Mme Gérard surprit le geste et entendit le mot.

—Qu'as-tu donc, Pierre, demanda-t-elle.

—Rien, madame...., balbutia le jeune homme qui sentit un tressaillement passer par tous ses membres en voyant qu'on 'avait entendu.

—Voilà que tu parles haut sans t'en apercevoir ! reprit sa maîtresse. Commenserait-tu à radoter ?

Pierre devint rouge, et il lui sembla que le sang allait lui sortir par les oreilles qui lui chauffaient en arrière comme si elles eussent été frappées d'un coup de soleil.

Mme Gérard qui était très bonne, remarqua la confusion dans laquelle elle avait mis le

pauvre garçon dont elle était du reste à cinq cent millions de lieues de soupçonner la folle passion, et elle se remit à causer avec sa fille.

Le soir, comme il sellait le cheval que son jeune maître montait tous les jours après souper :

—Monsieur Jules, lui demanda-t-il d'un ton suppliant, voudriez-vous bien me montrer mes lettres ? Je veux apprendre à lire.

—Mais oui, répondit Jules en mettant le pied à l'étrier. Nous commencerons à la veillée.

—Oh ! merci, monsieur Jules cria Pierre à l'enfant que son cheval emportait au petit trot.

Deux heures après, les vingt-

quatre
saiant
lés de
re tre
de la
petits
sembl
se mo

—Je
de rien
sourir
chait
sons q
te.

Ce
quinze
Melle
ait à
qu'au
nes, gr
lonté q

quatre lettres de l'aphabet dansaient devant les yeux écarquillés de Pierre Kirouët, à la lumière tremblottante de la chandelle de la cuisine, comme autant de petits diables fantastiques qui semblaient lui faire la nique et se moquer de lui.

—Jamais je ne viendrai à bout de rien comprendre à tout cela ! soupira-t-il, tandis que Jules tâchait de lui faire retenir les sons que chaque lettre représente.

Ce qui n'empêcha pas que quinze jours après le départ de Melle Gérard, Pierre commençait à épeler passablement et qu'au bout de sept à huit semaines, grâce à l'application, à la volonté qu'il sut y mettre, il lisait

PSS

M6

191

* *

couramment. Alors il songea à s'initier aux mystères de l'écriture. Mais ils devaient se heurter ici à un obstacle qu'il n'avait pas prévu. Jules Gérard avait bien assez de ses classes à suivre et ne sentait pas pour l'école plus d'entraînement que n'en ont la plupart des enfants de son âge. Aussi commençait-il à témoigner beaucoup d'ennui de passer une partie de ses soirées à rabâcher les choses qui l'avaient lui-même tant ennuyé. Au premier moment, Pierre se sentit bien malheureux de l'apathie de son jeune maître; mais après deux heures de réflexion profondes, il se jeta dans le **banc-lit** où il couchait en se disant :

—C'est égal, le pire est fait,

puis
que
pren
L'
pêch
re, q
ta le
suiva
et le
tout
tirer
vieil
frait
sema
te so
lui de
ves, s
douze
nez c
mand
tion c
son n

puisque je sais lire; et je crois que j'ai trouvé le moyen d'apprendre à écrire sans M. Jules.

L'automne était arrivé et les pêcheurs revenus du golfe. Pierre, qui les connaissais tous, guetta les plus jeunes le dimanche suivant, à la porte de l'église, et leur représenta avec chaleur tout le bien qu'ils pourraient retirer d'une classe du soir qu'un vieil instituteur à la retraite offrait de leur faire, trois fois la semaine, moyennant la modeste somme d'un écu par mois que lui donnerait chacun de ses élèves, s'ils pouvaient se réunir une douzaine. Plusieurs rirent au nez de Pierre Kirouët et lui demandèrent s'il avait la prétention de devenir aussi savant que son maître le docteur Gérard.

D'autres haussèrent les épaules en tirant de grosses bouffées de leur brûle-gueule. Quelques-uns enfin, après s'être fait tirer l'oreille, promirent à Pierre de suivre avec lui l'école du soir, s'il pouvait trouver un nombre suffisant d'élèves. Celui-ci fit si bien qu'après quinze jours de démarches incessantes, après avoir sollicité toute la jeunesse oisive et ignorante des environs, il put annoncer au père François Boulet qu'ils étaient onze prêts à suivre ses leçons durant l'hiver. Sur une trentaine de jeunes gens qu'il avait sollicités, dix seulement s'étaient laissés gagner, et avec quelle peine!

Le vieil instituteur avait bien fixé le nombre des élèves de sa classe à douze; mais enfin, puis-

qu'il r
bonne
faudra
bre.
tres et
raient
à déda
vreté c
On sait
tion so
teurs;
du trai
pour le
l'exigui
permet
rir de i
vie vou
jeuness
C'éta
les onze
le greni
père F

qu'il n'y en avait que onze de bonne volonté dans le village, il faudrait se contenter de ce nombre. D'ailleurs les cinq piastres et demie qu'ils lui donneraient chaque mois n'étaient pas à dédaigner dans l'état de pauvreté où se trouvait le vieillard. On sait à quelle vie d'abnégation sont condamnés nos instituteurs; on connaît l'insuffisance du traitement qu'ils reçoivent pour leur ingrate besogne et l'exiguité de la pension qui leur permet à peine de ne pas mourir de malefaim après toute une vie vouée à l'instruction de la jeunesse.

C'était chose curieuse de voir les onze gars réunis le soir dans le grenier de la maisonnette du père François Boulet. Elles au-

s épaules
uffées de
quelque-uns
tirer l'o-
e de sui-
ir, s'il
bre suf-
ci fit si
ours de
près a-
eunesse
vrons,
rançois
prêts à
'hiver.
jeunes
dix
ga-
bien
de sa
puis-

raient certes mérité d'être saisies sur place par le pinceau d'un Téniers toutes ces grosses figures, hâlées par les âpres caresses du soleil et de la mer, et dont les yeux s'ouvraient grands comme des écus en face des signes cabalistiques de l'alphabet; tout comme le second groupe de ces grands écoliers qui, plus avancés que les premiers, traçaient d'une main lourde, avec leurs doigts noueux crispés sur la plume, les bâtons traditionnels titubant entre de nombreux pâtés. Ils suaient à grosses gouttes et semblaient fatiguer bien plus que s'il se fut agi de tirer à bord d'une barge un flétan de cinq cents livres. Quant au père Poulet qui, assis en face de ses élèves, sur une petite estrade

impr
son
tête
tée
blanc
nes
lunet
tures
sur s
bonn
de, a
rire
gnora
dise
rir d
sur s
sées
frait
que p
finem
peint
admir

PSS

M67

1919

**

tre sai-
eau d'un
es figu-
s cares-
et dont
ds com-
signes
t; tout
le ces
vancés
d'une
doigts
ne, les
ubant
Ils
es et
plus
à
de
père
ses
rade

improvisée, pour mieux jouer son rôle de professeur, avec sa tête au crâne dénudé et surmontée de deux touffes de cheveux blancs qui se tordaient en cornes sur les tempes, ses grandes lunettes rondes aux fortes montures de cuivre à califourchon sur son gros nez rouge, et cette bonne figure vieillotte et placide, animée pourtant par le sourire un peu dédaigneux que l'ignorance profonde et la balourdise de ses élèves faisaient courir de sa bouche lippue jusque sur ses joues tombantes et creusées de rides profondes, il offrait le plus beau sujet d'étude que pût caresser le pinceau si finement observateur du grand peintre flamand, auteur de ces admirables scènes villageoises,

mi-grotesque, mi-sérieuses, et partant si vraies. Et puis, quel merveilleux effet de clair-obscur le peintre n'eût-il pas tiré de la lutte fantastique à laquelle se livrait la lumière douteuse et vacillante qui tombait de cinq ou six chandelles de suif, avec l'ombre épandue dans la partie supérieure du comble où les poutres et les chevrons s'entrecroisaient dans de mystérieux accouplements.

Malgré l'attrait que peut offrir un pareil tableau, nous ne saurions, pour l'étudier davantage, rester assis plus longtemps sur les bancs de l'école du père Boulet, et nous dirons de suite qu'au printemps Pierre Kirouët écrivait assez lisiblement et possédait bien les quatre premières

règles
l'arith
énergi
l'hiver
ger b
temps
puis l
dans t
Québe
alla tr
qui en
pêche.

Pier
était
chande
chalan
et le p
cette
mière,
mercia
—Je
voudra

PSS

M67

1918

* *

règles, simples et composées, de l'arithmétique. Aussi avait-il énergiquement travaillé pendant l'hiver! Une fois muni de ce léger bagage, il jugea qu'il était temps de réaliser son rêve, depuis longtemps caressé, d'entrer dans une maison de commerce à Québec. Vers la fin d'avril, il alla trouver le capitaine Poitras qui employait les Kirouët à la pêche.

Pierre savait que le capitaine était cousin de l'un des marchands de nouveautés les plus achalandés de la rue Saint-Joseph et le pria de le faire entrer dans cette maison qui, l'une des première, a fait la réputation commerciale de Saint-Roch.

—Je ferai tout ce que l'on voudra, dit Pierre; pour com-

mencer je porterai les paquets, s'il le faut.

—Sais-tu lire? demanda le capitaine.

—Lire, écrire et compter, j'ai appris tout cela.

—C'est bon, je parlerai de toi au cousin Brassard, reprit Poitras qui partit la semaine suivante pour Québec.

Huit jours après, il apportait à Pierre l'heureuse nouvelle que M. Brassard voulait bien l'engager, à raison de six piastres par mois, avec la nourriture et le logement. Pour Pierre Kirouët; qui jusqu'alors n'avait gagné que deux piastres et demie, c'était une superbe position; sans compter qu'il mettait enfin le pied sur le premier degré de l'échelle au bout de laquelle miroi-

tait son

Le j
tout au
teur G
cherche
liorer s
excellen
Quand
avait p
Pierre,
ne qu'i
d'habit
ces, eu
larmes
Mais il
les jou
blouse,
les deu
chappés
le:—Qu
Cette
dit.

tait son rêve d'azur et d'or.

Le jeune homme demanda tout aussitôt son congé au docteur Gérard qui le félicita de chercher, en travaillant, à améliorer son sort, et lui donna un excellent certificat de conduite. Quand il quitta la maison où il avait passé près de trois ans, Pierre, en songeant à Mlle Héléne qu'il ne reverrait pas comme d'habitude au temps des vacances, eut le coeur si gros, que les larmes lui en jaillirent aux yeux. Mais il secoua la tête, s'essuya les joues avec la manche de sa blouse, et murmura de nouveau les deux mots qui lui étaient échappés en présence de son idole:—Qui sait !.....

Cette fois personne ne l'entendit.

PSS
M67
1918
* *

N'ayant fait aucun apprentissage, Pierre fut naturellement le dernier d'entre les commis qu'employait la maison Brassard et Cie. D'abord on lui fit porter les achats à domicile. Ce fut le temps le plus dur qu'il eut à passer. C'était lui qui ouvrait le magasin, à sept heures heures du matin durant l'hiver, à six heures pendant l'été. Lorsqu'il descendait, tout grelottant, du grenier où il couchait avec les autres commis—c'était alors l'usage chez les marchands de loger leurs employés— lorsque, les pieds dans la neige et l'air froid dans le cou, il enlevait les contrevents de la boutique; lorsqu'il entraît dans le magasin glacé pour y allumer le poêle,

ses
refr
me
Mais
sous
a fl
onf
rer
e p
tout
vée
bien
gou
pau
par
s'ag
ne
chée
E
leur
réch

ses rêves de fortune à venir se refroidissaient bien un peu comme ses doigts devenus gourds. Mais bientôt le bois pétillait sous les mordantes caresses de la flamme, le poêle se mettait à gonfler et commençait à pénétrer d'une chaleur bienfaisante le pauvre commis qui, pelotonné tout auprès, en attendant l'arrivée de ses compagnons, sentait bientôt ses espérances se dégorger, et les voyait, entre ses paupières encore à demi fermées par le sommeil, reprendre vie et s'agiter en traits distincts dans une perspective assez rapprochée.

Et puis le soir, lorsque la chaleur de son corps avait un peu réchauffé son lit glacé, pendant

que les autres commis bavardaient ou vidaient quelque flacon d'eau-de-vie introduit dans le grenier en contrebande. Pierre donnait libre cours à son imagination qui fuyait à tire-d'aile et le misérable réduit et se mettait à planer dans les nuages que donnaient ses désirs. Là, il se revoyait tout métamorphosé, à la tête d'une grosse maison de commerce, riche, bien mis, avec de beaux équipages où trônait Mlle Gérard devenue sa femme; et vermisseau amoureux d'une étoile, il s'endormait en la voyant ayonner tout au fond du firmament radieux où l'enlevaient les ailes de ses ambitieuses rêveries.

Cependant, son air intelligent

et s
tôt
qui
joli
un
ven
dou
ape
N
suiv
can
suff
de k
telli
si b
ave
gros
sait
ploy
Pier
com

et son teint rosé le firent bientôt remarquer de M. Brassard, qui le garda au magasin. Les jolis garçons font bien derrière un comptoir. Les patrons le savent, les commis ont l'air de s'en douter et les acheteuses de s'en apercevoir.

Nous n'avons pas le temps de suivre Pierre Kirouët dans sa carrière d'employé. Il nous suffira de dire qu'il montra tant de bonne volonté, d'adresse, d'intelligence et d'activité, qu'il sût si bien courber l'échine sous les averses de brusqueries et de gros mots que M. Brassard faisait souvent pleuvoir sur ses employés qu'en moins de trois ans Pierre était l'un des premiers commis de la maison.

Dans l'intervalle, il lui fut donné de revoir une fois Mlle Hélène Gérard à Saint-Omer, pendant un congé de huit jours qu'il put attraper au temps des vacances que la jeune fille passait chez son père. Pierre, attifé d'un habillement tout de drap noir, le cou raidi par un faux col droit autour duquel s'enroulait une cravate voyante et ornée d'une épingle trop volumineuse pour être d'or. Pierre Kirouët, une badine à la main, frappa un beau jour— avec le marteau— à la porte d'honneur de la maison de son ancien maître. On le fit entrer et s'asseoir dans la salle à dîner, en attendant que le docteur, Mme et Mlle Gérard qu'il demandait, fissent leur apparition. Quoique la servante, qui

l'ava
mont
senti
gueil
te pi
la pr
se di
quelq
ciale

Le
mier,
mest
avec
sente
l'ave
répor
Géra
rent
haut
elles
vec l

l'avait reconnu, ne l'eût pas fait monter au salon, Pierre ne ressentit pas moins beaucoup d'orgueil de se voir admis dans cette pièce où il lui était donné pour la première fois de s'asseoir. Il se dit qu'il avait bien dû gravir quelques degrés de l'échelle sociale pour en être arrivé là.

Le docteur qui parut le premier, accueillit son ancien domestique avec bonté et s'enquit avec intérêt de sa position présente et de ses projets pour l'avenir. Pierre commençait à répondre, quand Mme et Mlle Gérard apparurent et lui tendirent la main avec cet air moitié hautain moitié bienveillant qu'elles croyaient devoir garder avec leur serviteur de jadis. Le

jeune homme, qui avait pourtant fait bonne provision de ces façons de petits-maîtres que se donnent messieurs les commis, perdit tout à fait contenance à la vue de Mlle Gérard qui était maintenant une grande et belle personne, à la mine fière et distinguée. Un nuage passa devant ses yeux, et c'est à peine s'il put répondre par monosyllabes aux questions banales que l'on daigna lui poser. Pourtant, lorsque la porte se fut refermée derrière lui et que l'air du dehors eut un peu rafraîchi son visage en feu, il s'écria à part soi :

— Est-elle belle !... et fière !
 Mais qui sait !

Dans la maison Brassard et Cie se trouvait un autre jeune

homme
 Louis
 quelque
 à l'ins
 conna
 Cantin
 qui pe
 taine
 puis l
 la et
 futur
 gnon,
 dans
 plus
 coup
 réussi
 espéra
 gagne
 soir, s
 tomne
 gasin

homme de Saint-Omer nommé Louis Cantin. Il y était entré quelque temps après Kirouët et à l'instigation de celui-ci qui le connaissait de longue date. Louis Cantin était fils d'un cultivateur qui possédait un bien d'une certaine valeur à Saint-Omer. Depuis longtemps Pierre savait cela et avait imaginé de s'aider du futur héritage de son compagnon, Cantin pour se pousser dans le monde. Celui-ci était plus jeune que lui et de beaucoup moins futé. Aussi Pierre réussit-il à lui faire partager ses espérances de fortune rapide à gagner dans le commerce. Le soir, sur les dix heures—l'automne était venu— quand le magasin se fermait, Kirouët, qui a-

vait su capter tout à fait la confiance de ses patrons et avait une clef pour rentrer quand il voulait faisait un signe à son ami Cantin qui le suivait avec empressement à certain cabaret de la rue du Pont. Là, tout en avalant de compagnie une couple de douzaine d'huitres, arrosées de quelques verres de bière ou d'eau-de-vie qu'il payait généreusement, Pierre faisait miroiter aux yeux de son ami— quelque peu grisé par l'alcool et par le plaisir d'être ainsi libre à l'heure où les autres commis greottaient dans leurs lits froids du grenier de la maison Brassard— la séduisante perspective d'être bientôt tous deux à la tête d'une maison de commerce, de

réaliser
jouir e
nes ch
Kiro
mi qu'
le bonh
quer so
fils d'a
merce
au moi
associé
piastre
côté. L
que Ki
comble
mise de
vant p
sept à
terre p
de ce p
ouvrit

réaliser de jolis bénéfices et de
jouir enfin à leur tour des bon-
nes choses de la vie.

Kirouët chauffa si bien son a-
mi qu'il le persuada d'engager
le bonhomme Cantin à hypothé-
quer son bien, pour permettre au
fils d'acheter un fonds de com-
merce avec Pierre, qui joindrait
au montant qu'apporterait son
associé, quelque quatre cents
piastres qu'il avait su mettre de
côté. La plus grande expérience
que Kirouët avait des affaires
comblerait la différence de leur
mise de fonds; Cantin jeune de-
vant prélever un emprunt de
sept à huit cents piastres sur la
terre paternelle. Lorsque, plein
de ce projet, Louis Cantin s'en
ouvrit à son père, celui-ci se

regimba tout d'abord, effrayé de grever ainsi son bien. Mais au voyage suivant que le bon paysan fit à la ville, son fils revint à la charge assisté cette fois de Pierre Kirouët qui leur offrit à souper dans un hôtel de la basse-ville. On était à la fin de l'hiver et les magasins fermaient encore à sept heures. Une demi-heure plus tard, les deux Cantin et Kirouët étaient assis en face d'un plantureux souper auquel une couple de verres de whiskey avalés coup sur coup avant le repas, leur permit de faire brillamment honneur.

Quand le vieux paysan, satisfait, s'essuya la bouche du revers de sa main, l'ami de son fils rompit la glace. Pierre s'éten-

dit d'abord
ment prosp
cette époqu
bre de vais
saient qui
argent à la
de Saint-Ro
aussi les tr
de ce fame
Nord dont
quelques an
core faire l
amener un
naire de tr
re dans la v
plusieurs m
sitée, sans
festait dans
le temps, p
intelligents
tenter fortu
une occasio

dit d'abord sur l'état singulièrement prospère du commerce à cette époque:— Un grand nombre de vaisseaux se construisaient qui donnaient ouvrage et argent à la population ouvrière de Saint-Roch; on commençait aussi les travaux préliminaires de ce fameux chemin de fer du Nord dont on parlait tant depuis quelques années, ce qui allait encore faire hausser les gages et amener un surcroît extraordinaire de travail et de numéraire dans la ville (1). Aussi, depuis plusieurs mois, une activité inusitée, sans précédent, se manifestait dans le commerce. C'était le temps, pour les jeunes gens intelligents et vigoureux, de tenter fortune. Et justement, une occasion superbe s'offrait

d'acheter à bas prix le fonds de commerce d'un marchand qui venait de mourir, laissant une veuve incapable de continuer les affaires de son mari, et qui cherchait à se défaire de l'établissement du défunt. La chose n'était guère encore connue et ce serait grand dommage de laisser échapper l'opportunité de s'établir dans les conditions les plus avantageuses.— Ici, Cantin fils intervint et fit l'éloge des capacités commerciales de Kirouët qui, en trois ans, avait su monter si rapidement dans la maison Brassard dont il était maintenant l'un des premiers employés. Bref, ils tirèrent tous deux un tel feu d'artifice, que le brave cultivateur, ébloui par toutes les étincelles qu'on

ui faisait
veux, se l
jours après
d'une fort
touchait l'
vec Pierre
deux—Pie
garder la
la maison
sociale de

Le print
avec lui ce
son dans le
l'espérance
gociants, a
de l'hiver.
re de mar
reille activ
fices. Plus
seaux étaie
dans le por

ui faisait danser devant les yeux, se laissa convaincre. Huit jours après son bien était grevé d'une forte hypothèque, le fils touchait l'argent, s'associait avec Pierre Kirouët, et tous deux—Pierre sachant toujours garder la préséance,—fondaient la maison connue sous la raison sociale de "Kirouët & Cantin."

Le printemps vint, amenant avec lui ce renouveau de floraison dans le commerce qui remet l'espérance au coeur de nos négociants, après le long chômage de l'hiver. Jamais, de mémoire de marchands, ne vit-on pareille activité, semblables bénéfiques. Plus de cinquante vaisseaux étaient en construction dans le port; aussi l'argent afflu-

ait-il dans la classe ouvrière de là chez les marchands. Chacun se raopone encore à Saint-Roch cette ère de prospérité qui— il y a une vingtaine d'années— passa sur notre ville et ne devait être, hélas ! que de bien courte durée.

La maison Kirouët & Cantin ne fut pas sans profiter de cette aubaine, et, grâce au travail des deux associés, en moins de six mois, ils avaient fini de payer et doublèrent même leur fonds de commerce. L'automne vint et cette saison où l'on achète le plus chez nous pour subvenir aux besoins de l'hiver, donna même mieux que la précédente. Ce fut pour nos jeunes gens une année splendide; aussi, lorsque après la clôture de la navigation, ils exposèrent leur bilan au père

Cantin, et
mois d'av
me empr
qu'ils lui
dessus de
le bonhor
ses derni
manda pl
le laisser
voir son l
riches né,

Durant
du chemi
lisant pas
elle avait
journa in
commencé
la vente
été aussi
les deux
delà l'oc
teurs, les

Cantin, en lui payant plusieurs mois d'avance l'intérêt de la somme empruntée sur sa terre, et qu'ils lui firent cadeau d'un pardessus de beau drap de Moscou, le bonhomme sentit se dissiper ses dernières craintes et ne demanda plus au Seigneur que de le laisser vivre assez vieux pour voir son fils devenu l'un des plus riches négociants de Québec.

Durant l'hiver, la compagnie du chemin de fer du Nord ne réalisant pas les fonds sur lesquels elle avait compté, suspendit, ajourna indéfiniment les travaux commencés. D'un autre côté, la vente des navires n'avait pas été aussi fructueuse que pendant les deux dernières années, par delà l'océan; et les constructeurs, les uns restreints par leurs

bailleurs de fonds, les autres de crainte d'y perdre de l'argent, mirent sur les chantiers moins de vaisseaux qu'ils ne l'avaient fait précédemment. Sans être affecté d'une manière désastreuse par la diminution du travail, le commerce de détail n'en souffrit pas moins d'une manière sensible durant le printemps qui suivit.

Quoique les bénéfices de la maison Kirouët & Cantin se ressentissent de ce contre coup, cependant, comme les associés n'avaient pas autant à rembourser cette année-là que la première, ils firent encore assez de profits pour bien asseoir leur crédit, vivre convenablement et bien augurer de l'avenir. Du reste, l'automne, sans être aussi pro-

ductif qu'il avait été, jeta sur le commerce un coup considérable. Les boutiques furent obligées de laisser vuider de l'endroit de l'endroit de la laine s'écoulaient à des prix si bas que les vendeurs.

Pierre Kirouët se maintenait dans une situation et gauche. Au début de l'année, près de vingt-sept mille s'écoulaient l'année. La porte de la laine le samedi et les ouvriers sont le la semaine

ductif que celui qui l'avait précédé, jeta un nombre assez considérable de minots d'écus dans les boutiques de Saint-Roch, pour laisser voir que les marchands de l'endroit trouvaient encore à tondre d'assez épaisses poignées de laine sur le dos de ces moutons qui se nomment consommateurs.

Pierre Kirouët n'était plus maintenant le domestique frêle et gauche que nous avons connu au début de ce récit. Il avait près de vingt-quatre ans et possédait l'aplomb que donne la maîtrise d'une boutique bien achalandée. Il fallait le voir à la porte de son magasin, surtout le samedi soir, jour où les ouvriers sont payés de leur travail le la semaine, et encombrant les

établissement de commerce du plus populeux faubourg de la ville. Debout, à l'entrée, pour recevoir et saluer les chalands, les deux mains plongées dans les poches de son pantalon et y remuant à pleins doigts deux poignées de pièces d'argent dont le son lui chatouillait agréablement l'oreille, il contempait, souriant, ce va-et-vient incessant, cette affluence extraordinaire d'acheteurs qui ne se voient que dans cette partie de la ville. Le rêve qu'il faisait, autrefois, dans son gatelas de petit commis, ne lui semblait-il pas maintenant à bon droit près de se réaliser ? Il n'avait plus besoin de fermer les yeux pour se voir traverser les rues emporté par un cheval fringant ; car il en avait acheté un,

de moitié
qu'une j
le ils alla
mener a
Il est vi
rard ma
achever
partie de
re songe
de l'hive
faire un
Omer, qu
un petit
afin d'y
son futu
vendredi
socié qu
jours et
Le din
messe, à
Saint-On
ciens cor

de moitié avec, son associé, ainsi qu'une jolie voiture dans laquelle ils allaient le dimanche se promener aux alentours de la ville. Il est vrai que Melle Hélène Gérard manquait bien encore pour achever d'animer son rêve en partie devenu réalité; aussi Pierre songea-t-il, au commencement de l'hiver, qu'il était temps de faire un petit voyage à Saint-Omer, qu'il était temps de faire un petit voyage à Saint-Omer, afin d'y entamer la question de son futur bonheur conjugal. Un vendredi soir, il prévint son associé qu'il serait absent trois jours et il partit le lendemain.

Le dimanche, après la grand-messe, à la porte de l'église de Saint-Omer, entouré de ses anciens compagnons de pauvreté,

restés aussi besoigneux que par la passé, et qui l'interrogeaient en le contemplant d'un oeil d'envie, Pierre aperçut le docteur Gérard, s'ouvrit un passage à travers les rangs de ses admirateurs, et manoeuvra de manière à se trouver sur le passage du médecin. Celui-ci, qui était au fait des succès de son ancien serviteur, le reconnut, lui tendit cordiaement la main, et, après quelques questions banales au sujet du commerce, invita Kirouët à dîner. C'était tout ce que voulait le jeune homme qui accepta sans se faire prier. Il comptait voir Mlle Gérard; mais quel ne fut pas son désappointement lorsque, avant de se mettre à table, il apprit que la jeune fille était en ce moment à la

ville chez
 re avala
 petit verre
 teur. — C'
 ui, en pre
 de Mme G
 chemin de
 suis parti
 aujourd'hu
 tres de la
 est de Mel
 gerai de n
 Québec.
 mieux pour
 — Quand i
 teur, celui
 dans quelq
 pour y fair
 sez considé
 manquerait
 son établiss

ville chez une de ses tantes. Pierre avala sa déconvenue avec le petit verre que ui offrait le docteur. — C'est égal, se dit-il à part ui, en prenant place à la droite de Mme Gérard, j'ai fait quelque chemin depuis six ans que je suis parti d'ici, pour y manger aujourd'hui à la table des maîtres de la maison ! Pour ce qui est de Melle Gérard, je m'arrangerai de manière à la voir à Québec. Je n'en serai là que mieux pour lui parler.

Quand il prit congé du docteur, celui-ci lui dit qu'il irait dans quelques jours à la ville pour y faire certains achats, assez considérables, et qu'il ne manquerait pas de se rendre à son établissement. Kirouët re-

mercia son hôte, l'assura qu'il serait tout aussi servi chez lui et à meilleur marché que partout ailleurs, et revint à la ville, enchanté de la réception du Dr Gérard et caressant plus que jamais se séduisante espérance.

Pendant la semaine qui suivit, deux fois Kirouët se présenta chez la tante d'Hélène, à la haute ville; mais on lui dit que Melle Gérard était sortie. Le lendemain de sa seconde visite, il grommelait contre le guignon qui s'attachait à ses démarches, lorsqu'il vit le docteur Gérard et sa fille entrer dans son établissement. En les apercevant, Pierre eut un tressaillement nerveux au coeur et courut à leur rencontre.

Quatre ans s'étaient écoulés

epuis la c
 vu la jeun
 venue à l'
 de sa jeun
 Elle était
 grands ye
 peu 'charn
 se, ses for
 port de de
 instant de
 Quand elle
 à Pierre, c
 commotion
 ses membr
 chement de
 l'avait de
 un culte au
 concentré.

—Mon cl
 dit le docte
 une poigné

Depuis la dernière fois qu'il avait vu la jeune fille, maintenant parvenue à l'entier épanouissement de sa jeunesse et de sa beauté. Elle était superbe avec ses grands yeux noirs, sa bouche un peu charnue et d'un rouge-cerise, ses formes séduisantes et son port de déesse comme pour un instant descendue des nuages. Quand elle tendit sa main gantée à Pierre, celui-ci ressentit une commotion électrique dans tous ses membres, et s'inclina gauchement devant l'idole à laquelle il avait depuis longtemps voué un culte aussi ardent qu'il était concentré.

— Mon cher Monsieur Kirouët, dit le docteur Gérard en donnant une poignée de main au mar-

chand, je suis heureux, à l'occasion du prochain mariage de ma fille, de faire chez vous quelques emplettes.

Cette fois, le choc électrique fut un coup de foudre et Pierre vit tous les rayons du magasin, chargés d'étoffes aux diverses couleurs, tourner comme ceux d'une roue qui traverse une traînée de soleil. Heureusement que Melle Gérard, pour cacher la rougeur que l'annonce de son prochain mariage lui avait aussi fait monter à la figure, détournait en ce moment la tête, et que le docteur jetait un regard circulaire dans le magasin de son ancien domestique, en s'écriant :

—Sapristi! Pierre, savez-vous que vous voilà joliment monté

en march

—Oui,

—Bien, balk
qui, tout
nettre, se

—Est-il
mer avec
moiselle G

—Eh! s

souriant
soupçonno
leux visite
re à Melle
si longten
partie de
bien vous
pouse M.
du comté
homme ple
nir, seulen
est entre r

en marchandises!

—Oui... assez bier,... assez bien, balbutia le jeune homme qui, tout en essayant de se remettre, se hasarda à demander:

—Est-il permis de... s'informer avec qui... se marie mademoiselle Gérard:

—Eh! sans doute, repartit en souriant le docteur que nous soupçonnons d'avoir eu vent des deux visites rapprochées de Pierre à Melle Gérard; il n'y a pas si longtemps que vous faisiez partie de la maison, l'on peut bien vous dire cela. Ma fille épouse M. Léon Duclos, député du comté de Bienville, jeune homme plein de talent et d'avenir, seulement, vous savez, ceci est entre nous. Nous ne voulons

pas que la nouvelle s'en ébruite maintenant.

Ce que Kirouët vendit ce jour-là au docteur Gérard pour le trousseau de sa fille, il ne put se le rappeler ensuite qu'en consultant le mémoire dressé sur son ordre, au fur et à mesure, par l'un de ses commis. Quant à lui, il perdit conscience de tout ce qu'il put faire ou dire pendant l'heure entière que Melle Gérard resta dans le magasin avec son père.

Mais ce dont il se ressouvint toujours, c'est qu'après leur départ, il se précipita plutôt qu'il ne monta à l'étage supérieur où il logeait avec son associé, qu'il se jeta sur un canapé où Cantin, surpris, le trouva pleurant à

haudes l
er; qu'i
ment le s
demain a
de tête, qu

—Au d
marier, e
Gérard! s
Où avais-
ça que j'a
marier!
ami, avan
de au cot
jouir de l
tonnerres!
veux!...

A partir
usqu'alors
gé, chang
nanière
persuada

haudes larmes à l'heure du souper; qu'il se grisa déplorablement le soir et se réveilla le lendemain avec le plus violent mal de tête qu'il eût jamais ressenti.

—Au diable toutes les filles à marier, et en particulier Melle Gérard! s'écria-t-il au saut du lit. Où avais-je la tête, aussi? Avec ça que j'ai bien le temps de me marier! Attendons un peu, mon ami, avant de nous mettre la corde au cou, nous allons d'abord jouir de la vie de garçon! Mille tonnerres! que j'ai mal aux cheveux!...

A partir de ce jour, Pierre qui, usqu'alors, avait été assez rangé, changea complètement de manière de vivre. D'abord il persuada son associé de renou-

relever leur mobilier, pourtant convenable à la position qu'ils occupaient, et d'en acheter un fastueux. Et comme il fallait quelqu'un pour animer et admirer ces splendeurs, il fut convenu entre Kirouët et Cantin qu'ils donneraient à dîner à leurs amis, chacun à tour de rôle, une fois la semaine. Cela les poserait aux yeux de leurs confrères. Cette décision les obligea de faire l'acquisition d'un service qui, à l'instar du mobilier, leur coûta plus cher qu'il n'était de bon goût. On parla bientôt des dîners de MM. Kirouët et Cantin dans le cercle de leurs connaissances.

La première fois que le père Cantin fut reçu dans ces pièces richement garnies, ses grosses

bottes
comme
pis de ve
mes enf
pas trop
riez le co

Autan
homme
la vue de
du large
tures, qu
à dîner, u
e la Jan
quelle il
vieil hom
tout en
tapis, les
leur reve
vu qu'on
gros, Pie
coup, deu

bottes de paysans restèrent comme clouées au moelleux tapis de velours. — Prenez garde, mes enfants, s'écria-t-il, n'allez pas trop vite; vous vous casseriez le cou!

Autant pour rassurer le bonhomme que pour lui embrouiller la vue des choses, Kirouët sortit du large buffet chargé de sculptures, qui s'étalait dans la salle à dîner, un carafon de vrai rhum de la Jamaïque, boisson pour laquelle il nous faut avouer que le vieil homme avait un faible. Et tout en lui expliquant que les tapis, les rideaux et la lingerie leur revenaient à très bas prix vu qu'on achetait ces effets en gros, Pierre lui versa, coup sur coup, deux ou trois verres qui

durent agir singulièrement sur le cerveau du père Cantin; car il parti convaincu que les deux associés avaient non seulement le don de faire de l'argent à pleines mains, mais encore de se meubler avec luxe et de bien vivre sans qu'il en coûtât grand'chose.

Le soir, à un souper auquel le digne mais un peu trop lourd paysan ne fut pas invité, quoiqu'il fût encore à la ville, on mangea fermè, on but sec, et l'on chanta fort avant dans la nuit chez les deux associés. Il paraît même que, lorsque tous les convives et leurs hôtes furent suffisamment échauffés, Kirouët poussé par je ne sais trop quel esprit malin, proposa de boire à la santé du bon, de l'excellent

père de
bu ave
siasme
connais

Ces
tinguer

ortis
nesse,

poussel

Cette

germé

'ait ch

qu'il co

a pror

niers c

.a man

bien un

onne

Charles

rait gr

port, le

rière de son associé; toast qui fut bu avec d'autant plus d'enthousiasme qu'aucun des convives ne connaissait le bonhomme.

Ces goûts fastueux qui distinguent les parvenus tout frais sortis des haillons de leur jeunesse, Pierre Kirouët les devait pousser loin en fait de chevaux. Cette manie avait sans doute germé en lui alors qu'il demeurait chez le docteur Gérard et qu'il conduisait Melle Hélène à sa promenade. Avant les derniers changements apportés à sa manière de vivre, il possédait bien un cheval qui avait assez bonne mine sur le chemin de Charlesbourg, alors qu'on revenait grand train du lac Beauport, le dimanche soir. Mais, un

our qu'il avait été dépassé par la voiture de l'un de ses confrères de Saint-Roch, Pierre se jura que cette fois serait la dernière; et, à quelque temps de là, il était l'heureux propriétaire du plus fort trotteur qu'il y eût alors à Québec, et pour lequel il n'hésita pas à donner six cents piastres. Kirouët fut alors le coq des alentours dans ces promenades du dimanche qui font les délices de notre bourgeoisie. Dame, il fallait le voir, armé de son fouet à poignée d'argent et crânement campé sur le siège élevé de son élégant cabriolet, serrant haut les rênes, la tête penchée en avant, les yeux étincelants de jouissance et de vanité satisfaites! A la suite d'un

refroidissement devenu malade, le conseil que le médecin donna de l'enlever pendant quelque temps avec des oeuvres

Pendant un an, Kirouët et Canineau mener un assés bon train, mais Kirouët faisait l'admiration de tous les jeunes, tandis que Canineau était chahuté de la tête.—Qu'ils ne fussent pas dans le commerce, le plus ce qu'ils valaient, mais trois ans!

En effet, ce pendant plusieurs années, Kirouët avait maintenu

refroidissement, ce cheval étant devenu malade, Pierre, sur le conseil que lui donna un maquignon de l'endroit, nourrit l'animal pendant plus de quatre mois avec des oeufs frais.

Pendant un certain temps, Kirouët et Cantin continuèrent de mener un assez grand train qui faisait l'admiration et l'envie des jeunes, tandis que les vieux marchands de la place hochaient la tête.—Qu'ils prennent garde, disaient les vieux grognards du commerce, les affaires ne sont plus ce qu'elles étaient il y a trois ans!

En effet, cette fièvre qui avait, durant plusieurs mois, possédé nos constructeurs de navires, les avait maintenant laissés presque

ous. Un moment, le marché européen s'était trouvé encombré de vaisseaux neufs, et les trois quarts de nos constructeurs avaient dû se défaire des leurs avec perte. Quelques-uns firent faillite et les autres ren- lus à bon droit craintifs, res- reignirent de beaucoup le champ de leurs opérations. Au lieu de deux et même trois et quatre navires que chacun d'eux élevait autrefois en même temps, c'est à peine si les moins mal- traités par la fortune se ris- quaient à en construire un main- tenant. A la place de cinquante vaisseaux que l'on voyait se dresser sur les chantiers trois années auparavant, l'oeil attris- té en comptait tout au plus une

quinzaine. Les charpentiers com- vaient sans o sans argent. commerce se des effets du de cette gran classe ouvrière

Dans cette mençait à affe de détail, Kir à s'apercevoir excédaient les les yeux, eut p d'abord à m d'existence. M bientôt que lon bitude est pris des guides, il difficile de ran ses appétits

quinzaine. Les deux tiers des charpentiers de la ville se trouvaient sans ouvrage et partant sans argent. Naturellement, le commerce se ressentit aussitôt des effets du chômage prolongé de cette grande partie de la classe ouvrière.

Dans cette paralysie qui commençait à affecter le commerce de détail, Kirouët ne tarda pas à s'apercevoir que ses dépenses excédaient les recettes. Il ouvrit les yeux, eut peur et songea tout d'abord à modérer son train d'existence. Mais il s'aperçut bientôt que lorsqu'une fois l'habitude est prise de vivre à grandes guides, il est extrêmement difficile de ramener au pas tous ses appétits lancés au galop.

Les plus forts, deux sur mille peut-être, parviennent à s'arrêter à temps sur le bord de l'abîme. Mais les autres sentent leurs bras fatigués lâcher les rênes et roulent éperdus dans le gouffre de la ruine. Kirouët et Cantin, qui n'appartenaient pas à la catégorie des hommes forts, ne poussèrent pas loin leurs velléités d'économie et se fournirent l'un à l'autre des excuses pour éviter de réformer leurs habitudes. — Que diraient leurs confrères en les voyant changer subitement d'allures? Ne croiraient-ils pas les affaires de la maison beaucoup moins prospères? Le crédit des associés n'en souffrirait-il pas? Et puis, quelque heureuse spéculation les renverrait un bon jour à flot. En

attendant, l'efforts et A ce sujet, dèrent qu'il rôle, le ma ancer les place du ma au magasin.

Pendant 1 dernier proc lu reste, et eur réussit .int enfin oi nelle des h: zette manoe d'effet. C'es recours à c les marchan est de ne ja gent et de la fets sans réa sonnable,

attendant, on allait redoubler l'efforts et travailler davantage. A ce sujet, les deux amis décidèrent qu'ils iraient à tour de rôle, le mardi et le samedi, renancer les cultivateurs sur la place du marché pour les attirer au magasin.

Pendant un certain temps, ce dernier procédé, fort ennuyeux lu reste, et pour eux humiliant, leur réussit assez : mais le jour vint enfin où ayant vidé l'escarcelle des habitués du marché, cette manoeuvre même manqua d'effet. C'est alors qu'ils eurent recours à ce procédé extrême des marchands en détresse, qui est de ne jamais refuser d'argent et de laisser aller leurs effets sans réaliser un profit raisonnable,

Pour comble d'infortune, à la suite d'une partie fine faite aux environs de la ville, Kirouët fut atteint d'une fluxion de poitrine qui le tint six semaines au lit et plusieurs jours sur le bord de la fosse. On se souvient que, tout jeune homme, il était de tempérament faible; or la vie de plaisir qu'il avait menée pendant deux ou trois ans, les veilles, les libations trop copieuses, avaient ébranlé sa santé au point que cette maladie, épuisant le peu de forces qui restaient dans ce corps naturellement frêle, le laissa dans un état de débilité extrême. Le médecin saisissant même chez son patient les premiers symptômes de la phthisie, lui ordonna d'aller passer l'hi-

ver en Flo
à rester in
froids, pe
pas la fin
vit contra
donnance
judiciaire

—La vi
Jantin, qu
prochain
voir pour
pressantes
maison sou
associé

Durant
fonds en b
ui-ci de p
lets qui vi
ces ressou
se vit ent
d'embarras

ver en Floride. — S'il s'obstinait à rester ici durant la saison des froids, peut-être n'en verrait-il pas la fin. — Pierre effrayé se vit contraint de suivre une ordonnance aussi coûteuse que préjudiciable à son commerce.

—La vie avant tout! dit-il à Jantin, quand il lui annonça son prochain départ. —Et après avoir pourvu aux affaires les plus pressantes, il partit, laissant la maison sous la direction de son associé

Durant quelques semaines, les fonds en banque permirent à celui-ci de payer les premiers billets qui vinrent à échéoir. Mais ses ressources épuisées, Jantin se vit entraîné dans une série d'embarras qui ne devaient que

Il fit mention du cheval payé six cents piastres, l'année précédente, et s'informa si on se proposait de le garder. Cantin — la figure en feu — répondit qu'il ne pouvait prendre à ce sujet aucune décision en l'absence de son ami, et qu'il allait lui écrire une longue lettre à son associé, lui exposant l'état de plus en plus embarrassé des affaires de la maison et le suppliant de revenir au plus vite.

Un mois après, Kirouët était de retour à Québec, plutôt fatigué que rétabli par le voyage et affecté par le trop brusque passage du climat doux de la Floride à la température maussade de la fin de l'hiver au Canada. On était aux premiers jours d'a-

vril, et la saison se montrait des plus désagréables. Quand il ne pleuvait pas, un brouillard épais couvrait la ville; atmosphère mortelle pour les poitrinaires. C'est alors que je revis Pierre Kirouët, comme il passait dans la rue Saint-Jean au grand trot de ce beau cheval qui attirait le regard de tous les connaisseurs.

—Le superbe animal! s'écria l'un de mes amis, qui pataugeait modestement avec moi dans la neige fondante. Quel en est donc l'heureux propriétaire?

—L'heureux propriétaire, lui répondis-je, est un marchand de Saint-Roch, Pierre Kirouët, que l'on dit à la veille de faire faillite et de mourir de la poitrine! N'as-tu pas remarqué que le

moi
che
pas
en
que
c'es
der
du
vive
L
plus
fair
ue
tem
mai
l'éte
enc
une
fin,
seur
près

mouchoir qu'il tenait sur sa bouche était tacheté de sang? Il a la passion des chevaux. La course en traîneau l'enivre et le suffoque à la fois. Pauvre garçon! c'est probablement une de ses dernières jouissances! Peut-être, du reste, n'en est-elle que plus vive.

L'arrivée de Kirouët, qui avait plus de ressources, de savoir-faire, et surtout plus d'audace que son associé maintint quelque temps encore l'équilibre de leur maison, tout comme le retour de l'été donna au malade une apparence de santé, et lui fit espérer une guérison complète. Mais enfin, le jour vint où les fournisseurs se lassèrent d'attendre auprès leur argent et les banques de

renouveler les effets de la société. Le premier billet protesté fut la chute de la clef de voûte, qui détermina aussitôt l'écroulement de l'établissement de cartes "Kirouët & Cantin." Les associés durent déposer leur bilan.

A quelques jours de là, il y avait nombreuse réunion de tous leurs créanciers chez le plus important fournisseur des faillis. Et vous voudrez bien croire que ces figures n'étaient ni des plus hautes, ni des plus avenantes. Une vraie collection de fauves rugissants, au milieu desquels Kirouët et Cantin ahuris, piteux, avaient l'air de deux victimes livrées au carnage.

—Vous avez monté votre maison sur un pied ruineux ! s'écri-

ait l'un

Vous
gneur

Vous
cents

Et
tres"

— On
nos dé
tre.

—Et
l'avoir

—Ma
essayai

—Il
ie, Me
voix de
de la ba
le, et q
je suis
amais

ait l'un.

Vous viviez comme des seigneurs! glapissait l'autre.

Vous avez payé un cheval six cents piastres!

Et ces mots "six cents piastres" lui emplissaient la bouche.

— Oui, mieux que nous et à nos dépens! grommelait un autre.

— Et vous ne rougissez pas de l'avoir encore dans vos écuries!

— Mais... faisait Kirouët en essayant de calmer la tempête.

— Il n'y pas de mais qui tiennent, Monsieur! reprenait d'une voix de tonnerre le plus animée de la bande. Moi, qui vous parle, et qui, depuis vingt ans que je suis dans le commerce, n'ai jamais failli, Dieu merci, j'ai

ver du ma paire de chevaux l'automne passé. Voilà ce que l'on fait, Monsieur, quand on est honnête homme!

—Ces va-nu-pieds d'il y a dix ans, ne voulaient plus qu'aller en carrosse et marcher sur les tapis de velours!

—Oui! mon... le tapis de votre salon, il n'est qu'à moitié payé! et vous... vous marchez encore dessus! criait un petit homme tout rouge de colère.

—Et quand la ruine frappait à leur porte, ça allait passer l'hiver dans les pays chauds!...

—Mon médecin me l'ordonnait, avec menace de mort si je ne suivais point ses recommandations, répliquait timidement Kirouët

—M
acharr
à la Jo
talisée
Henri
appren
neur d
poste!

Cette
mit fin
faillis
l'oreille

L'ém
conten
rouët
des pou
doigts
le laiss
nes dan
trême.
sa vieill

—Monsieur! beuglait le plus acharné, avec une de ces poses à la Joseph Prud'homme, immortalisées par le si fin observateur Henri Monnier, — Monsieur! apprenez qu'un homme d'honneur doit savoir mourir à son poste!

Cette apostrophe foudroyante mit fin à la séance; et les deux faillis sortirent en portant bas l'oreille.

L'émotion ressentie, la colère contenue, déterminèrent chez Kirouët une terrible hémorragie des poumons qui le mit à deux doigts d'une mort immédiate et le laissa trois ou quatre semaines dans un état de faiblesse extrême. Mandée en toute hâte, sa vieille mère s'établit à son

chevet d'où elle sut écarter les importuns et toute fâcheuse nouvelle du dehors. Mais à sa première sortie, le pauvre garçon dut apprendre que les créanciers avaient refusé tout arrangement que le fonds de commerce de la société était déjà vendu et que c'était par pure pitié pour le malade, qu'on avait bien voulu attendre qu'il fût mort ou sur pied, pour disposer de ses meubles. Il rentra en pleurant. Sa mère, qui savait tout, lui dit en l'embrassant :

—Viens t'en chez nous, mon Pierre; il y a encore un morceau de pain pour toi à la maison, quoique ça n'y soit pas aussi beau qu'ici. Tu as été si bon pour nous autres, quand tu avais

de l
frè
au
—
vec
Dan
rai
Il
A
par
ne,
nod
pauv
men
gens
pare
èren
refer
le de
fait s
sur l

de l'argent, qui ni ton père ni tes frères ne te fermeront la porte au nez.

—Merci, mère! dit Kirouët avec des sanglots plein la gorge. Dans tous les cas, je ne vous serai pas longtemps à charge!

Il se sentait frappé à mort.

Au mois de novembre suivant, par une matinée pluvieuse, morne, il y avait à Saint-Omer de modestes funérailles. C'était le pauvre Pierre Kirouët que l'on menait en terre. Bien peu de gens, et des moins cossus, ses parents, quelques amis, l'escortèrent jusqu'à la fosse qui se referma sans éclat sur la dépouille de celui qui avait un instant fait sa toute petite part de bruit sur la terre.

Par une coïncidence étrange, le même jour la propriété du père Cantin était vendue par le shérif de Saint-Omer, à la demande de celui qui avait avancé l'argent englouti par la société "Kirouët et Cantin".

Aujourd'hui, Louis Cantin est commis à trois cents piastres par an, et le père, ruiné, demeure chez son gendre qui ne perd aucune occasion de lui reprocher avec aigreur son fol aveuglement à l'égard de son écervelé fils.

Le frère aîné de Pierre Kirouët, resté pêcheur, a réussi, à force de travail et d'économie, à s'acheter une goëlette avec laquelle il fait la pêche pour son compte. A la place de la mesure

où
T
pr
ne
l'a
ou
co
co
pl
Ki
va
mé
so
To
tre
mi
s'e
vre
jou
far
ju'

où s'écoula l'enfance des fils de Thomas Kirouët, s'élève une proprette maison. Une femme jeune et forte, au frais visage, à l'air heureux, y surveille trois ou quatre bambins qui, joufflus comme des potirons et vigoureux comme de jeunes chiens, remplissent la maison de Thomas Kirouët fils, de leur réjouissant vacarme; tandis que la grand-mère, devenue veuve, est assise, songeuse, triste, au coin du feu. Tout en ayant sa part du bien-être qui a remplacé pour elle la misère d'autrefois, elle ne peut s'empêcher de penser à son pauvre Pierre, mort d'une fièvre de jouissances inconsidérées, à l'enfant de ses entrailles qui, tandis qu'elle chauffe ses membres en-

gourdis par l'âge, au bon feu clair pétillant dans l'âtre, dort, lui, son dernier sommeil sous la terre glacée.

Voilà, dans toute sa brutale vérité, l'histoire de Pierre Kirouët, principal associé de l'éphémère maison "Kirouët & Cantin".

En avons-nous assez vu de ces pauvres fils de cultivateurs ou d'artisans, arrivés nus de leur village, affamés de jouir et de paraître, se hausser pour quelques jours au-dessus de la foule, faire un peu de bruit, attirer un moment sur eux l'attention de leurs plus proches voisins, et retomber bientôt, faute de force pour se maintenir, épuisés, perclus au milieu de la multitude

de l'argent, qui ni ton père ni tes frères ne te fermeront la porte au nez.

—Merci, mère! dit Kirouët avec des sanglots plein la gorge. Dans tous les cas, je ne vous serai pas longtemps à charge!

Il se sentait frappé à mort.

Au mois de novembre suivant, par une matinée pluvieuse, morne, il y avait à Saint-Omer de modestes funérailles. C'était le pauvre Pierre Kirouët que l'on menait en terre. Bien peu de gens, et des moins cossus, ses parents, quelques amis, l'escortèrent jusqu'à la fosse qui se referma sans éclat sur la dépouille de celui qui avait un instant fait sa toute petite part de bruit sur la terre.

Par une coïncidence étrange, le même jour la propriété du père Cantin était vendue par le shérif de Saint-Omer, à la demande de celui qui avait avancé l'argent englouti par la société "Kirouët et Cantin".

Aujourd'hui, Louis Cantin est commis à trois cents piastres par an, et le père, ruiné, demeure chez son gendre qui ne perd aucune occasion de lui reprocher avec aigreur son fol aveuglement à l'égard de son écervelé fils.

Le frère aîné de Pierre Kirouët, resté pêcheur, a réussi, à force de travail et d'économie, à s'acheter une goëlette avec laquelle il fait la pêche pour son compte. A la place de la mesure

où s'écoula l'enfance des fils de Thomas Kirouët, s'élève une proprette maison. Une femme jeune et forte, au frais visage, à l'air heureux, y surveille trois ou quatre bambins qui, joufflus comme des potirons et vigoureux comme de jeunes chiens, remplissent la maison de Thomas Kirouët fils, de leur réjouissant vacarme; tandis que la grand-mère, devenue veuve, est assise, songeuse, triste, au coin du feu. Tout en ayant sa part du bien-être qui a remplacé pour elle la misère d'autrefois, elle ne peut s'empêcher de penser à son pauvre Pierre, mort d'une fièvre de jouissances inconsidérées, à l'enfant de ses entrailles qui, tandis qu'elle chauffe ses membres en-

gourdis par l'âge, au bon feu clair pétillant dans l'âtre, dort, lui, son dernier sommeil sous la terre glacée.


Voilà, dans toute sa brutale vérité, l'histoire de Pierre Kirouët, principal associé de l'éphémère maison "Kirouët & Cantin".

En avons-nous assez vu de ces pauvres fils de cultivateurs ou d'artisans, arrivés nus de leur village, affamés de jouir et de paraître, se hausser pour quelques jours au-dessus de la foule, faire un peu de bruit, attirer un moment sur eux l'attention de leurs plus proches voisins, et retomber bientôt, faute de force pour se maintenir, épuisés, perclus au milieu de la multitude

qui se refermait sur eux en les
broyant sous ses pieds!

JOSEPH MARMETTE.

Reproduit de "La Nouvelle-
France", Vol. I, 1881.

 FIN 





LE KAISER EN ENFER, poème-héroï-comique, 10 cts., par la poste, 12 cts.

NOTRE DROIT D'AINESSE, ou la Question Bilingue. Traduction d'une conférence par M. Donald Downe, 15 cts., par la poste, 18 cts.

PAGES CANADIENNES, première série. Légendes et revenants. 15 cts. par la poste, 18 cts.

PAGES CANADIENNES deuxième série. La Gaspésie en 1888, par A. Béchar. 15 cts., par la poste, 18 cts.

EN PREPARATION

PAGES CANADIENNES, troisième série. Etudes de mœurs canadiennes, par Joseph Marmette, et autres. 15 cts., par la poste, 18 cts.

L'IMPRIMERIE NATIONALE
17, rue St-Joseph, Québec.